

LA SAINT-LOUIS

A

MADRID,

A PROPOS - VAUDEVILLE, EN UN ACTE,

A L'OCCASION DE LA FÊTE DU ROI,

PAR MM. MARTIN ET AUGUSTE *Martin*

*Représenté pour la première fois sur le théâtre
d'Élèves, Barrière de Rochechouart, à Paris,
le 24 août 1824.*

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC.  
~~~~~

A PARIS,

AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉÂTRE, CHEZ BEZOU,
LIBRAIRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE, RUE DES NOYERS, N° 8.

1824.

PERSONNAGES.



M^{me} CLAIRVILLE, veuve d'un Officier français.

LAURE, sa fille.

ÉDOUARD, amant de LAURE, }
LÉON, } Officiers
ALFRED, } français.

DON JOBINOS, (caricature espagnole.)

Plusieurs Officiers.

Quatre Musiciens.

La scène se passe à Madrid.

LA SAINT-LOUIS

A

MADRID.

~~~~~  
*Le Théâtre représente une place aboutissant à une promenade. A droite l'hôtellerie de don Jobinos. A gauche la caserne occupée par le régiment français. Au-dessus de la porte principale on lit : QUARTIER DES TROUPES FRANÇAISES.*

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

ÉDOUARD, LÉON, ALFRED, *Officiers sortant de la caserne.*

CHŒUR.

*Air : Fragment de la contredanse de Joconde.*

Vive Louis ! dans ce jour prospère,  
Comme à Paris les cœurs sont contens,  
Ah ! la fête d'un bon père  
Est la fête de tous ses enfans.

ÉDOUARD.

Ah ! mes amis quelle heureuse idée !....

ALFRED.

C'est à ravir.... Un bal donné par les officiers français à Madrid, pour célébrer la fête de notre bon Roi.

LÉON.

Il ne sera pas dit qu'en France seulement on aura un si beau privilège.

ÉDOUARD.

Tous nos camarades souscriront avec joie.

ALFRED.

Ainsi ce soir, en l'honneur de la St.-Louis, nous ferons danser les dames françaises qui se trouvent ici.

Air : *L'Homme vert.*

Où, pour célébrer cette fête,  
Je vois tous les cœurs réunis;  
Déjà le Castillan s'apprête,  
Comme nous, à fêter Louis.  
Que ces dames suivant nos traces,  
Parent le bal de leurs attraits!....  
Il appartient toujours aux Grâces  
De fêter un Prince français.

LÉON.

Et les Espagnoles donc, après nos aimables compatriotes, elles ont bien leur mérite.

ÉDOUARD.

Ah ! toi tu t'enflames pour les belles de tous les pays. En Russie tu nous disais : les dames russes, messieurs, les dames russes sont ravissantes.... A Berlin.... les Prussiennes sont adorables.... En Italie... les Italiennes enflammaient le cœur le plus rebelle à l'amour.

ALFRED.

Léon est un Joconde cosmopolite.

LÉON.

A merveille, mes amis, riez tant qu'il vous plaira.... Que voulez-vous.... il faut bien faire quelque chose; je suis en Espagne, je ne puis

pas faire la cour à des Géorgiennes.... D'ailleurs, je suis philosophe.... je me contente de toutes les belles d'un seul pays.

ÉDOUARD.

Quelle sagesse ! Allons M. le philosophe, charge toi de voir nos camarades, et comme tu t'entends fort bien aux préparatifs d'une fête, dispose, ordonne, que rien ne soit épargné. Nous avons à fêter et notre Roi, et notre Prince généralissime.

*Air : Quand ta fortune avare de ses dons.*

Lorsqu'un héros, guidant nos bataillons,  
Les conduisait aux champs de la victoire,  
Sa main faisait, des plus tristes sillons,  
Naître pour nous les lauriers de la gloire.  
Que ces lauriers mariés à nos lys,  
Soient le bouquet des enfans de Bellone :  
Avec orgueil offrons les à Louis,  
En répétant avec son Fils :  
C'est la France qui te les donne.

LÉON.

Tu seras content de mon zèle. Je ne puis le signaler en meilleure occasion. (*aux officiers*) Suivez-moi, Messieurs, prouvons qu'à Madrid, comme dans sa Capitale, le cœur des Français n'a point changé de Patrie.

CHŒUR.

*Air : Partons, amis. (Du retour).*

Courons, amis,  
En fêtant Louis  
Chacun de nous fête son père ;  
La guerre  
Nous retient ici,  
Mais nos cœurs restent près de lui.

*Ils sortent à l'exception d'Edouard et d'Alfred.*

## SCÈNE II.

ÉDOUARD , ALFRED.

ÉDOUARD.

La joie qu'inspire cette journée diminue un peu la peine que j'éprouve.

ALFRED.

De la peine ! et tu m'en avais fait mystère... ? Édouard qui se dit mon ami....

ÉDOUARD.

Mon cher Alfred, mon amitié pour toi est toujours vive ; si j'ai gardé le silence.... tu connais madame Clairville....

ALFRED.

La veuve du brave colonel qui est mort à la prise du Trocadero.

ÉDOUARD.

Elle-même.... Madame Clairville a une fille charmante.

ALFRED.

Et tu l'aimes..... Il n'y a pas là de quoi se désespérer.

ÉDOUARD.

Oui ; mais madame Clairville n'a point de fortune ; je ne suis que lieutenant , et la crainte de nous voir malheureux l'a empêchée jusqu'à ce moment de consentir à notre union....

ALFRED.

Tu es officier, tu es brave ; avec ça elle ne doit

pas avoir de craintes sur ton avenir... Et la jeune personne t'aime?

ÉDOUARD, *hésitant.*

Je le crois.

ALFRED.

Alors le mariage est fait.... Allons, Édouard, à quand la noce? Après une bataille c'est ce qui me plaît le plus.... Quel plaisir!... Aujourd'hui je vais sabler le vin d'Espagne à la santé de notre bon Roi; demain je le boirai au bonheur de mon ami, à celui de sa charmante moitié.

*Air : Du Verre,*

A la santé de nos guerriers  
Je boirai le vin de Tonnerre;  
Je veux à nos vieux grenadiers  
Boire encore un coup de Madère;  
A nos amis le Chambertin,  
Et le Champagne à notre France....  
Si je le puis à ton hymen,  
Je boirai le vin de Constance.

ALFRED.

Mais tourne un peu les regards de ce côté....  
Quelle est cette jolie personne qui s'avance?

ÉDOUARD, *avec joie.*

C'est elle.

ALFRED.

Tu n'as point mauvais goût.... Je te fais mon sincère compliment; mais je te laisse.... nous nous reverrons bientôt.

*Air : De la Sorbonne.*

Sans adieu  
Dans ce lieu  
Quand je vois ta belle,  
Je dois partir sans retard

... En ami fidèle,  
Car  
En amour  
Chaque jour  
Un tiers est contraire,  
Un amant peut plaire,  
Mais  
Doit savoir se taire,  
Paix.

ENSEMBLE.

En amour, etc.

( *Alfred sort.* )

### SCÈNE III.

ÉDOUARD, LAURE.

ÉDOUARD.

Ma chère Laure, combien il me tardait de vous voir ! Hé bien ! votre mère.... madame Clairville....

LAURE.

Est toujours bonne, et vous aime toujours. Elle n'attend pour nous unir que l'issue de ce vilain procès dont dépend une grande partie de sa fortune.

ÉDOUARD.

Cette chère madame Clairville.

LAURE.

J'ai le pressentiment que ce jour fortuné ne se passera pas sans étendre sur nous son heureuse influence.

ÉDOUARD.

Tous nos officiers se sont réunis pour offrir ce soir un bal aux dames ; vous consentirez à y paraître. Vous en serez à mes yeux le plus bel ornement.

LAURE.

Un bal!... ce soir!... Ah! que je suis donc contente!... Nous irons, oui, M. Édouard.... Mais à condition que vous ne danserez plus avec cette dame espagnole que vous avez invitée trois fois au dernier bal de l'ambassadeur.

ÉDOUARD.

Je vous le promets.

LAURE.

Songez bien à votre parole, Monsieur.

ÉDOUARD.

Un officier ne la trahit jamais.

LAURE.

Ceci me rassure un peu. Pourquoi faut-il que les sermens d'amour soient les seuls que vous oubliez ?

Air : *De Céline.*

Serment d'honneur n'est pas frivole  
Dans le cœur d'un soldat français ;  
Quand Mars réclame sa parole,  
Il vole à de nouveaux succès.  
Mais lorsqu'il a fait à sa belle  
Doux serment de l'aimer toujours,  
Parfois sans se croire infidèle,  
Hélas ! il trahit ses amours.

ÉDOUARD.

Je veux toujours me souvenir de ceux que mon cœur vous a faits.... Mais je cours rejoindre mes camarades afin de presser la fête qui va nous réunir.

Air : *Des noces de Figaro.*

Au revoir (*bis*)

Je vous quitte.

LAURE.

A ce soir (*bis*).  
Courons vite  
Pour le bal me préparer de suite.  
Au revoir (*bis*).

ÉDOUARD.

A ce soir.

ENSEMBLE.

Au revoir (*bis*).

A ce soir.

(*Édouard sort.*)

## SCÈNE IV.

LAURE, *seule*.

Un bal, et un bal le jour de la Saint-Louis!...  
Il faut convenir que messieurs les officiers français ne pouvaient mieux faire. Je suis d'une joie!

RONDEAU.

Air : *Il n'est pas aisé de tromper.*  
(*Des deux capitaines.*)

Quel bonheur de paraître au bal,  
Lorsque l'on est jeune et jolie!...  
Ah! j'entends l'aimable folie,  
Qui des plaisirs a donné le signal.  
De vingt contredanses complètes,  
Admirez le mouvant tableau :  
Déjà le joyeux Fandango  
S'annonce au bruit des castagnettes.  
Quel bonheur, etc.

Par une parure brillante,  
Sur nous on cherche à l'emporter ;  
Mais l'art ne saurait imiter  
Ce qui chez nous captive, enchante.  
Espagnoles, n'essayez pas  
D'éclipser aujourd'hui nos charmes ;  
Si l'on admire vos appas,  
On aime à nous rendre les armes.

Quel bonheur de paraître au bal,  
Lorsque l'on est jeune et jolie !....  
Ah ! j'entends l'aimable folie,  
Qui des plaisirs a donné le signal.

Vite, vite à ma toilette.... Mais voici maman.

## SCÈNE V.

LAURE, MADAME CLAIRVILLE.

LAURE, *courant au-devant d'elle.*

Maman, ma chère maman, ce soir....

MADAME CLAIRVILLE.

Nous sommes invitées au bal. Je viens de rencontrer M. Alfred qui me l'a appris. Cet amusement, qui n'est plus celui de mon âge, me plaît encore, parce que je vois ma fille y figurer avec distinction.... Et le moyen d'ailleurs de se refuser de paraître à une réunion qui a pour but de fêter, comme au sein même de la France, le meilleur des Rois ?

*Air : Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Français, intrépides guerriers,  
Nobles enfans de la victoire,  
Qui reposez sur des lauriers,  
Toujours vous vivrez dans l'histoire.  
Et toi, père de ces vainqueurs,  
Roi chéri, digne de ta race,  
Tu vivras toujours dans nos cœurs :  
Notre amour y marque ta place.

LAURE.

Aussi il faut bien se garder de manquer à une semblable invitation ; ne point aller au bal aujourd'hui, ce ne serait pas aimer le Roi... Et je l'aime de toute mon âme.

MADAME CLAIRVILLE.

Point de nouvelles de Paris. J'attends à chaque

courrier une réponse de mon avocat ; juge de mon impatience , puisqu'elle doit hâter le bonheur de ma fille chérie.

LAURE.

Ah ! Maman , toujours bonne , toujours sensible... J'aime Edouard : il me sera doux de lui donner et ma main et mon cœur , pourvu que je ne vous quitte pas ; car je le sens , outre l'amour que j'ai pour vous , je vous dois encore toute la tendresse que je portais à mon père.

*Air : Vaudeville de Psyché.*

Lorsque par un arrêt sévère  
Le sort , au milieu des combats ,  
Pour jamais nous ravit mon père ,  
Mes yeux pleurèrent son trépas.  
Ton amour me rend sa tendresse ;  
Que le ciel ! selon mon souhait ,  
Accorde à ta longue vieillesse ,  
Tous les jours qu'il lui destinait !...

MADAME CLAIRVILLE.

J'ai su distinguer Edouard. Il a de brillantes qualités , il est brave comme l'était ton père. Chez lui la raison a mûri le jugement , il est digne d'être ton époux. Clairville lui-même , dans un temps plus heureux , a approuvé cette union. Le choix qu'il a fait est sacré pour moi.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES , DON JOBINOS *sortant de son hôtel.*  
*Les Dames ne le voyent pas d'abord.*

DON JOBINOS (*à part.*)

Voici mes locataires. Je crois que le moment

est favorable pour faire ma déclaration à la jeune personne..... Devant sa mère, c'est plus moral. (*S'avançant.*) Bonjour, Mesdames; enchanté d'avoir fait votre rencontre.

MADAME CLAIRVILLE.

Vous êtes trop honnête, Monsieur Jobinos.

DON JOBINOS.

Savez-vous, Madame, que depuis cinquante ans que je suis propriétaire, après avoir hérité du domaine paternel, je n'ai jamais possédé sous mon toit hospitalier, c'est-à-dire dans mon hôtellerie, deux personnes aussi accomplies que vous et M<sup>lle</sup> votre fille.

MADAME CLAIRVILLE.

Monsieur.....

DON JOBINOS, *laissant voir un pigeon pattu qu'il tenait caché.*

Je dirai même plus, les beautés de Madrid et celles de toutes les Espagnes ne sont rien à mes yeux, lorsque je les compare avec Mademoiselle.

Air : *De Julie.*

Ce volatile au blanc plumage,  
Symbole de votre candeur,  
Pour vous a déserté sa cage;  
Ma main l'offre au nom de mon cœur.  
( De ce cœur, si j'en crois l'ivresse )  
De Vénus cet oiseau chéri,  
Heureux par vous d'être asservi,  
Ne changera pas de maîtresse.

LAURE.

Monsieur est trop galant.

DON JOBINOS.

Il est vrai que sur cet article je ne le céderais

pas aux chevaliers de la Table Ronde; je dirai même plus, notre fameux *Don Quichotte de la Manche* fut moins tendre pour *Dulcinée*, que je ne le suis pour vous aujourd'hui.

LAURE.

Comment donc, une déclaration!...

DON JOBINOS.

Avec la permission de Madame votre mère, je veux brûler pour vous de la flamme la plus chaste et la plus pure; et, sic'est un effet de votre bonté, mes vues étant légitimes et honnêtes, vous consentirez à devenir incontinent Madame Jobinos.

LAURE.

Monsieur notre hôte veut rire sans doute.

DON JOBINOS.

Je ne ris point, Mademoiselle, je dirai même plus, je n'ai jamais ri de ma vie. (*A part*) Je suis garçon, vu que feue dona Jobinos est décédée, et que je ne me suis point remarié : j'ai quelques pistoles et une tournure assez séduisante.

LAURE, *bas à madame Clairville.*

Il est fou.

MADAME CLAIRVILLE, *bas à Laure.*

Il faut le croire; mais amusons-nous un moment de sa folie: tout est permis dans un jour comme celui-ci. (*haut à don Jobinos.*) L'offre que vous me faites de votre main pour ma fille me flatte et m'honore, Monsieur; mais je dois vous prévenir que vous avez un rival.

DON JOBINOS.

Cela ne m'étonne pas; j'en ai toujours eu. Je dirai même plus, c'est précisément là ce qui

est l'élément et le principe constitutif de mon mérite.

LAURE.

Et c'est un rival préféré.

DON JOBINOS.

Raison de plus.... Je ne perds pas courage ; et je suis sûr que je ne vous aurai point fait la cour sept ou huit ans , que déjà vous m'aimerez.

MADAME CLAIRVILLE , *riant*.

Ah ! sept ou huit ans.

DON JOBINOS.

Oui , Madame ; la fine fleur de la courtoisie exige que cela soit ainsi. Les deux premières années on peint son martyr ; les troisième , quatrième et cinquième on sèche , je dirai même plus , on dessèche.... on meurt d'amour. Au bout de la sixième on baise la main de sa maîtresse , et la septième on serre le nœud conjugal de l'hyménée.

LAURE.

Je vois au moins que vous me laissez le temps de me décider. Vous permettrez qu'en attendant la septième année , j'aie préparé ma toilette de bal pour ce soir.

DON JOBINOS.

C'est trop juste.

MADAME CLAIRVILLE.

Je te salue , ma fille. Adieu , Monsieur Jobinos.

DON JOBINOS.

Mesdames , je suis le plus décidé de vos admirateurs.

Air : *Oui, noir n'est pas si diable.*

Vous, que mon cœur adore,  
Soyez ma passion ;  
Vous êtes mon Aurore,  
Je suis votre Tithon :  
Un amoureux martyr  
A causé mon délire,  
Quand pour vous je soupire,  
Quand à vos pieds j'expire,  
Daignez enfin me dire,  
Que mon sort serait doux !  
Choux, choux, (*bis*)  
Devenez mon époux.

## SCÈNE VII.

DON JOBINOS, *seul.*

Ce que c'est que d'être séduisant ! Je suis sûr que, malgré le susdit rival, je plairai bientôt à la jeune personne, je dirai même plus, je parierais qu'elle m'adorera, et cela avant qu'elle ait reçu de moi quinze à vingt sérénades ; je lui en prépare une à la chute du jour qui fera un peu de bruit dans le quartier. J'ai en outre deux couplets commandés pour la circonstance au premier improvisateur de Madrid, et

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Afin de captiver la belle,  
Suivant la méthode nouvelle,  
J'ai fait composer des couplets  
Qui vantent ses divins attraits.  
Ainsi, sans être fort habile,  
Grâces à ce nouveau Virgile,  
J'ai de l'esprit, du sentiment,  
Car mes vers sont payés comptant.

## SCÈNE VIII.

DON JOBINOS, ÉDOUARD, ALFRED, *d'abord au fond du théâtre.*

ALFRED, *à Édouard.*

Quand je te répète que ce vieux fou de don Jobinos est ton rival.... Je l'ai entendu tout-à-l'heure.

ÉDOUARD.

Allons donc, tu veux plaisanter.

ALFRED.

Non, rien n'est plus sérieux.... Le voici ; tu peux te convaincre de la vérité.

ÉDOUARD.

Parbleu, je serai bien aise de voir.... avançons. (*Ils s'avancent vers don Jobinos.*) Salut au seigneur don Jobinos.

ALFRED.

• Au plus impassible des Castillans.

DON JOBINOS, *saluant grotesquement.*

Messieurs, vous me faites trop d'honneur.

ÉDOUARD.

Vous connaissez mademoiselle Laure Clairville ?

DON JOBINOS, *à part.*

Il me demande si je connais ma locataire. (*haut.*) Oui, Monsieur, je la connais ; je dirai même plus, je la connais beaucoup.

ÉDOUARD.

Et quelles sont vos intentions sur elle ?

DON JOBINOS.

Mes intentions, Monsieur, ne sont connues que de moi, et comme l'a dit un Ancien, dont je ne me rappelle pas bien le nom pour le quart d'heure, je brûlerais mon pourpoint s'il en savait quelque chose.

ALFRED, *bas à Édouard.*

Il fait le fanfaron.... Effraie-le un peu, nous allons rire.

ÉDOUARD, *à don Jobinos.*

Savez-vous, Monsieur, ce que c'est qu'un rival?

DON JOBINOS.

Vous me faites toujours des questions!... Assurément, je le sais.

ÉDOUARD.

Non, vous ne le savez pas.

DON JOBINOS.

J'ai eu l'honneur de vous dire que je le savais.

ÉDOUARD.

En ce cas, Monsieur, puisque vous êtes si savant, je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'attends de vous.

DON JOBINOS.

Je vous demande pardon, car je ne m'en doute nullement.

ALFRED.

Ce n'est presque rien, une misère, seulement

un petit coup d'épée que vous allez donner à Monsieur; ou recevoir de lui.

DON JOBINOS.

Un coup d'épée !...

ALFRED.

Ou une balle de pistolet, si cela peut vous être plus agréable ; c'est au choix de l'amateur.

DON JOBINOS.

Je n'ai rien à choisir là-dedans. Je dirai même plus, vu que je suis le dernier des Jobinos, et que la race s'éteindrait avec moi, autant pour l'avantage de la postérité que par philanthropie, je me bats peu, ou même jamais.

ÉDOUARD.

Il y a commencement à tout.... Allons, Monsieur, en garde !

ALFRED.

Messieurs, je suis votre témoin. (*Bas à Jobinos.*) Soyez sans inquiétude, il ne vous manquera pas.... dix ans de salle !...

DON JOBINOS.

Je suis votre serviteur. (*Il va pour sortir.*)

ÉDOUARD, le retenant.

Où allez-vous donc ?

DON JOBINOS.

Je vais à ma bibliothèque chercher un fort beau traité contre le duel, afin de vous en lire un chapitre.

ALFRED.

Comment !..... seriez - vous pusillanime , Monsieur Jobinos ?

DON JOBINOS.

Pusillanime !... le signor don Jobinos !...

Air : *Comme il m'aimait.*

C'est une horreur !... (bis).  
Ah ! si j'avais ma hallebarde.....  
Tout Madrid connaît ma valeur.....  
Personne encor ne me fit peur.....  
Enfin, Monsieur, prenez y garde....  
Je pourrais bien...

ÉDOUARD, *le chargeant,*

En garde ! en garde !

JOBINOS, *effrayé, reculant.*

C'est une horreur. (bis).

Mais, Monsieur, prenez donc garde à ce que vous faites. J'ai l'honneur de vous répéter que je ne suis pas un bretteur.... un spadassin....

ÉDOUARD.

Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, trouvez bon qu'au premier mot sentimental que vous adresserez à Laure, je vous coupe....

DON JOBINOS.

La parole, Monsieur ?

ÉDOUARD.

Les deux oreilles.

DON JOBINOS.

Air : *Du Juif.*

Pourquoi prendre l'air menaçant ?  
Messieurs, quittez ce ton tranchant :  
Je ne suis point belligérant ;  
Jamais mon épée  
Ne sera trempée  
Du sang d'un français,

( 21 )

Ou même d'un anglais ;  
Et je suis sans rancune  
Aucune,  
Le plus humble de vos valets.

( *Il sort.* )

## SCÈNE IX.

ÉDOUARD , ALFRED , MADAME CLAIRVILLE ,  
LAURE.

ALFRED.

Le poltron !...

ÉDOUARD.

Voici ces dames....

## SCÈNE X.

LES MÊMES , LAURE.

LAURE , *à madame Clairville.*

Ah ! Monsieur Édouard, que je suis contente !  
Je vais avoir une parure de bal charmante ! Vous  
m'en direz votre avis, Monsieur Alfred. Je sais  
que vous avez bon goût.

ALFRED.

Quelque brillante qu'elle soit, vous serez  
toujours plus jolie qu'elle.

LAURE.

Tenez, Monsieur Alfred, je n'aime pas les  
complimens : si vous voulez en faire, réservez-  
les pour mon costume de bal.

*Air : Le beau Lycas aimait Thémire.*

Oui je veux que de ma toilette  
Tout le monde soit ébloui,  
Ma parure sera parfaite :  
Quel heureux jour que celui-ci !

Ce n'est pas par coquetterie  
Que je veux briller à ce bal,  
Non, n'en croyez rien, je vous prie,  
C'est par esprit national.

MADAME CLAIRVILLE.

En vérité, ma fille, je crois que ce bal te fera  
perdre l'esprit.

LAURE.

Que veux-tu? ce n'est pas tous les jours le  
25 août, et je n'aurai jamais dansé de si bon  
cœur.

ÉDOUARD.

Ni moi!

ALFRED.

Ni moi!

MADAME CLAIRVILLE.

Moi, mes amis, heureuse d'assister à vos  
plaisirs, je les partagerai de cœur.

ALFRED.

Ah! Madame, je suis persuadé que vous ne  
refuserez point de figurer à un quadrille avec  
moi; écoutez donc, ce n'est point aujourd'hui  
un jour comme un autre.

ÉDOUARD.

J'aperçois Léon, il va nous donner des nou-  
velles de notre fête. (*Aux dames.*) C'est l'ordon-  
nateur en chef et le régulateur de notre budget.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

Mesdames, mes amis! nous allons avoir la

fête la plus brillante.... Notre souscription est entièrement remplie.

ALFRED.

Bravo ! mon cher Léon , voilà ce qui s'appelle faire rondement les affaires.

LÉON.

Saint-Firmin prépare des bouquets pour les dames , Jules fait des couplets que le cœur aura dictés , et que nous répéterons pour qu'il n'ait pas seul le plaisir de chanter le Roi.

LAURE.

Ah ! ce sera charmant.

LÉON.

Il faut voir l'agitation qu'il y a dans Madrid , les drapeaux blancs aux fenêtres , les transparens préparés pour ce soir : c'est un vrai Paris.

Air : *Comme à Paris.*

Partout ce sont de joyeux cris

Comme à Paris. (*bis*)

On lit ici : vive la France !

Vive le Roi , son espérance ,

Tous les cœurs bénissent Louis

Comme à Paris. (*bis*)

Les français au devoir soumis

Comme à Paris. (*bis*)

Quoiqu'éloignés de la patrie ,

Fils de cette mère chérie ,

Verseraient leur sang pour Louis

Comme à Paris. (*bis*)

ALFRED.

Je crois déjà voir à notre bal la réunion charmante de nos Françaises avec les dames

espagnoles. Entendez-vous la vieille Pedrilla se plaindre de ce que les jeunes gens ne sont plus galans.... Elle meurt d'envie de danser, et personne ne l'invite..... Et l'écarté, comme il va ! il manque deux louis de ce côté.... — Je les fais. — Je marque le roi.... — Passez des rafraîchissemens aux dames..... — Mademoiselle, que peut-on vous offrir?... — Musiciens, exécutez l'air Vive Henri IV.... On applaudit, et le bal se termine aux cris mille fois répétés de vive le Roi !

LAURE.

Ah ! maman, courons à notre toilette, afin de ne rien perdre d'un tableau si ravissant.

ÉDOUARD.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Amis, courons sans plus attendre  
Où nous appelle le devoir,  
A la caserne il faut nous rendre ;  
Puis au bal nous irons ce soir.

TOUS.

Amis, courons, etc.

LES DAMES.

Messieurs, courez, etc.

(*Édouard donne la main à Laure, et Alfred à Madame Clairville, qui rentrent chez elles. Les officiers rentrent tous au quartier.*)

## SCENE XII.

DON JOBINOS, deux musiciens espagnols.

DON JOBINOS.

Avancez, Messieurs, placez-vous immédiate-

ment sous cette fenêtre, et exécutez, à grand orchestre, les morceaux de circonstance que je vais vous indiquer. (*A part.*) Si elle n'est pas touchée, il faudra qu'elle soit de bois, je dirai même plus, de pierre ou de roc. (*Haut.*) Or ça, Messieurs, commençons. Etes-vous prêts.....? D'abord un prélude langoureusement amoroso, sur l'air :

Triste raison, j'abjure ton empire.

(*Les musiciens exécutent l'air indiqué.*)

Fort bien. Passons à un autre morceau. Pour la faire paraître, jouez lui.....

Aussitôt que je t'aperçois.

(*Les musiciens exécutent l'air indiqué.*)

Elle ne paraît pas; c'est drôle, je dirai même plus, c'est tout-à-fait étrange. Continuons, Messieurs, et risquons la Barcarolle vénitienne :

O pescator d'ell' onda fideli.....

(*Les musiciens exécutent l'air indiqué.*)

C'est singulier..... Personne..... Tout est fermé..... Eh! j'y suis..... C'est pour concentrer le son..... Voyons, Messieurs, le dernier effort, le Chant du Cygne; un morceau de Rossini; après cela il faudra tirer l'échelle. Exécutez, piano :

Di tanti palpiti.

pour exprimer le tic-tac de mon cœur.

(*Les musiciens exécutent l'air indiqué.*)

C'est à merveille, Messieurs, allez boire à ma santé.

(*Les musiciens se retirent.*)

(*Un moment seul.*)

En réfléchissant, je vois qu'elle ne peut pas

décevant se rendre à ma première sérénade, Patience, elle en entendra bien d'autres..... La belle doit être enchantée, je dirai même plus, ravie au superlatif, d'une attention si délicate..... Mais je crois que j'entends ces jeunes étourdis..... Rentrons..... La prudence est la mère, je dirai même plus la grand' mère de la sûreté. *Il rentre chez lui.*

### SCENE XIII.

ÉDOUARD, LÉON, *officiers.*

LÉON, à Édouard.

Que nous apprends-tu là ?

ÉDOUARD.

La vérité, Mes amis, j'en appelle à vos cœurs, vous avez ici des compatriotes couverts d'honorables blessures, et dénués de secours ; vous voulez fêter le Roi?... Au lieu d'un bal, d'un frivole amusement, aspirons à faire une belle action. Léon a l'argent que nous destinions à notre fête, partageons-le entre nos frères malheureux.

*Air : De la sentinelle.*

Quand le plaisir par son bruyant éclat,  
Aux cœurs français inspire l'allégresse,  
Plus d'un ami, plus d'un vaillant soldat  
Abandonné, gémit dans la détresse.  
Ah! suspendons nos fêtes et nos jeux,  
Courons calmer leur trop longue souffrance :  
Aider des frères malheureux, (*bis*)  
Ah! c'est fêter un Roi de France.

LÉON.

Bien parlé, mon cher Édouard, personne de nous ne balance, n'est-ce pas, Messieurs ?

TOUS.

Avant tout, secourons nos frères.

ÉDOUARD. ♣

Mes amis, recevez d'avance, par ma bouche, les remerciemens de vos frères. Une allégresse moins tumultueuse annoncera le jour du bonheur; c'est dans nos cœurs que nous fêterons le Roi, et là, Messieurs, il est fêté tous les jours. Alfred vient de suspendre les invitations envoyées dans les principales maisons de Madrid. Les Espagnols, j'en suis certain, approuveront le nouvel emploi que nous allons faire d'une somme destinée d'abord à leurs plaisirs et aux nôtres..... Mais voici Alfred.....

## SCENE XIV.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Mes amis, tout a réussi selon nos désirs, chacun, loin de paraître offensé du contre ordre, nous a hautement approuvés, et les dames, sensibles seulement à l'infortune, n'ont exprimé d'autre regret que celui de savoir nos frères malheureux.

## SCENE XV.

LES MÊMES, MADAME CLAIRVILLE, LAURE.

MADAME CLAIRVILLE.

Mon cher Edouard, que je suis heureuse! J'ai gagné mon procès; soyez mon gendre!

ÉDOUARD.

Ah! Madame..... ma reconnaissance.....

MADAME CLAIRVILLE.

Ce n'est pas tout. Le Roi a daigné m'accorder une pension en récompense des services de mon mari.

ALFRED.

L'excellent Prince!

MADAME CLAIRVILLE.

Messieurs, c'est moi maintenant qui vous invite au bal.

TOUS.

Comment?

MADAME CLAIRVILLE.

Oui, je sais ce que vos cœurs généreux vous ont dicté, et je veux, en vous faisant partager ma félicité, offrir au Roi ses propres bienfaits, et que la fête ait lieu, comme vous l'aviez projeté d'abord.

ALFRED, à Édouard.

Mon ami, rien ne s'oppose plus à ton bonheur.

LAURE.

Le bon Roi!..... il nous marie!.....

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, DON JOBINOS, *sortant de chez lui.*

DON JOBINOS.

Un moment! Qu'est-ce que j'entends là.....? On parle de bonheur, je dirai même plus, de mariage.....

MADAME CLAIRVILLE.

Oui, Monsieur Jobinos, nous sommes tous heureux, et je marie ma fille.

DON JOBINOS.

Je n'y vois pas de mal du tout. (*A part*). Je crois que la petite m'a lancé un coup d'œil d'intelligence..... La sérénade a fait son effet..... Montrons de l'aplomb.....

MADAME CLAIRVILLE.

Demain nous nous rendrons chez l'alcade.....

DON JOBINOS.

Pourquoi pas tout de suite, je dirai même plus, si on l'envoyait chercher.

ÉDOUARD.

Ce cher Monsieur Jobinos !

DON JOBINOS, *à part*.

Hé bien, j'aime cela, il n'a pas de rancune au moins.

ALFRED.

Nous signerons tous au contrat.

DON JOBINOS.

Ah ! Messieurs.... cette unanimité.... l'honneur que vous me faites, je dirai même plus, vous me confusioinez.

MADAME CLAIRVILLE, *à Edouard*.

Ah ça, mon gendre ne perdons pas de temps.

LAURE.

N'oublions pas le bal.

DON JOBINOS.

Son gendre !..... Quelle qualification a frappé mon tympan !

MADAME CLAIRVILLE.

L'heure de la fête va venir.

DON JOBINOS , à *Edouard*.

Permettez donc , Monsieur le dragon , il y a un mal entendu ; vous savez que ce matin , je n'ai pas cédé mes droits.... je veux convoler en secondes noces.... je dirai même plus....

ÉDOUARD , *mettant la main à son épée*.

Je suis prêt , Monsieur , à reprendre la conversation.

DON JOBINOS , *effrayé et passant de l'autre côté*.

Assez causé.

ALFRED , *riant*.

Il a raison.... Messieurs , donnons la main à ces dames , et vive le Roi !

## VAUDEVILLE.

Air : *Nouveau*.

CHOEUR.

Comme à Paris , qu'à Madrid on s'empresse  
De célébrer la fête du bonheur :  
Prouvons au Roi , par des chants d'allégresse ,  
Que les Français n'ont tous qu'un même cœur.

MADAME CLAIRVILLE à *Edouard*.

Il m'est bien doux , quand je deviens ta mère ,  
De t'embrasser en te nommant mon fils ;  
Le sort devait ne plus m'être contraire  
Dans le beau jour où nous fêtons Louis.

( 31 )

CHŒUR.

Comme à Paris, etc.

ALFRED.

Au champ d'honneur défendre la patrie,  
Aimer sa belle, et mourir pour son Roi,  
Par des succès triompher de l'envie ;  
Du vrai Français telle est toujours la loi.

CHŒUR.

Comme à Paris, etc.

LÉON.

En Allemagne, en Prusse, en Angleterre,  
Mille beautés s'offrent de toutes parts :  
Mais, pour trouver la grâce qui sait plaire,  
Sur notre France arrêtons nos regards.

CHŒUR.

Comme à Paris, etc.

DON JOBINOS.

Je suis sans peur, et même sans reproche,  
(*Montrant Edouard.*)

Oui, contre lui je me serais battu ;  
Car je n'ai pas ma valeur dans ma poche :  
Mais.... par malheur.... le duel est défendu.

CHŒUR.

Comme à Paris, etc.

ÉDOUARD.

Que l'étranger vante son industrie :  
Rival altier du pays des Césars,

Notre pays est celui du génie,  
Et nous cueillons la palme des Beaux-Arts.

CHOEUR.

Comme à Paris, etc.

LAURE, *au public.*

Lorsqu'éloignés du beau sol de la France,  
Nous aspirons à célébrer Louis,  
Si nous trouvons près de vous l'indulgence,  
Ah! nous croirons être encore à Paris.

CHOEUR.

Comme à Paris, qu'à Madrid on s'empresse,  
De célébrer la fête du bonheur :  
Prouvons au Roi, par des chants d'allégresse,  
Que les Français n'ont tous qu'un même cœur.

*On danse.*

20 JY 63